

Le parcours philosophique de François Jullien.

Jean-Pierre Bompied

17 décembre 2019

Je voudrais répondre à deux questions : quelle sorte de philosophe est François Jullien ? Où en est-il dans son parcours philosophique ?

Avant de commencer quelques précisions de vocabulaire.

Par philosophe j'entends l'auteur d'une œuvre écrite où une réflexion est exprimée, formulée. Philosophie implique texte. On connaît un philosophe en le lisant, expérience de base dont l'enseignement fait un exercice appelé commentaire.

Dans un grand journal du soir que je parcours à l'aube sur mon ordinateur, j'ai lu récemment, signé par un philosophe camerounais, un article intitulé : « Les métaphysiques africaines permettent de penser l'identité en mouvement ». Le contenu essentiellement géopolitique de cet article me paraît très intéressant, mais, à propos des métaphysiques africaines, je me demande : où sont-elles et comment y accéder? Je ne mets pas en doute leur existence, c'est sur le lieu de ces réalités culturelles et le moyen de le rejoindre que je m'interroge. N'est-on pas alors, en l'absence de tout texte, obligé d'inventer ce dont on parle ?

Une autre précision : le philosophe est l'auteur du texte, alors que celui qui apprend à le lire et commenter est un enseignant de philosophie. On confond fréquemment sous le même terme deux opérations qui sont bien différentes. On n'appelle pas compositeur un enseignant de musique ni cinéaste un critique de cinéma.

Bien que la philosophie soit en Europe une pratique culturelle ancienne – deux millénaires et demi – les philosophes ne sont pas légion.

Puisque nous évoquons les commencements de la philosophie, c'est en Grèce ancienne, les premiers textes conservés sont fragmentaires, des morceaux, souvent de simples phrases. L'ensemble qui les portait est perdu, à jamais.

Mais ces fragments sont suffisants pour montrer combien dès le début la philosophie est plurielle, diverse, qu'il y a plusieurs sortes de philosophes.

Dans ces premiers textes tronqués de philosophes qu'on appelle présocratiques on repère dans leurs réflexions de grands points d'opposition. Je m'en tiendrai à deux seulement.

Le réel dans son ensemble est soit pensé comme devenir universel, changement ininterrompu, soit comme permanence, fixité derrière l'apparence de changement. Deux noms : Héraclite, Parménide, à l'origine de deux écoles. L'école dite mobiliste qui ne voit que du mouvement, tout coule, le fleuve des choses, on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, ce n'est pas la même eau, ce n'est plus le même baigneur. Opposée directement à cette vision d'ensemble, celle immobiliste de l'école éléate – Zénon d'Elée, Parménide – qui affirme la fixité du réel. Position contre-intuitive mais qui

deviendra dominante dans la suite de la philosophie européenne. Un certain Platon va lui mettre, si j'ose dire, le pied à l'étrier.

Seconde grande opposition où apparaît le même Platon : la nature même du réel, de quelle étoffe est-elle constituée ? Une première option dit : de matière exclusivement, tout, choses, animaux, hommes et même les dieux. On appelle matérialistes ces philosophes, un des premiers noms Démocrite. L'autre option, directement adverse, considère que la matière est en réalité ordonnée, informée par de l'esprit ou des Idées, c'est le terme de Platon, on l'appelle idéaliste ou spiritualiste.

Ces deux alternatives philosophiques, on pourrait les retrouver jusque dans les débats intellectuels récents. Je vais aller très vite.

Le mobilisme est représenté par les philosophies de l'histoire, notamment le marxisme, dans toutes ses variantes. L'éléatisme par le courant structuraliste qui voit dans l'histoire une apparence, un décor, là où il y a en réalité un jeu, une variation d'éléments permanents. Un texte : la conclusion de *La pensée sauvage* (1962) de Lévi-Strauss où il adresse cette forme d'objection à la Critique de la raison dialectique que venait de publier Sartre.

Quant à la controverse matérialisme / spiritualisme , elle est au centre du débat entre Changeux, neurobiologiste matérialiste, auteur de *L'homme neuronal* (1983) et Ricoeur, philosophe chrétien, donc spiritualiste (dont se réclame un président de la République).

Tout de suite une observation : en philosophie on joue dans le temps long, il y a des constantes. Mais enfin l'histoire a passé, 25 siècles. Une tradition s'est constituée, fondée sur l'étude des textes, elle s'appelle histoire de la philosophie. Histoire, c'est-à-dire mémoire savante, étude du passé.

A propos de cette histoire particulière, trois remarques :

1. Chacun des philosophes la composant s'inscrit dans une interrogation qui a commencé avant lui, mais où il apporte sa marque propre. Citons Jullien : « Philosopher, c'est s'écarter ». Oui, creuser un écart par rapport aux discours déjà tenus. Le pluralisme est inhérent à la philosophie. Pour les amateurs d'unanimisme ou de communion mentale, éviter la compagnie des philosophes. Dans les activités religieuses comme politiques, c'est-à-dire les activités qui relient et rassemblent, le philosophe n'est jamais complètement à son aise.

La première œuvre philosophique complète – 2 volumes en pléiade – est celle de Platon. Aristote, disciple infidèle, lui répond immédiatement. Un philosophe n'est pas un électron libre, c'est toujours un lecteur.

2. La tradition que forme l'histoire de la philosophie est immense, inépuisable. Personne ne la maîtrise entièrement. Les meilleures études sont ciblées. Deux exemples : Victor Golschmidt pour la philosophie antique, à quoi il a ajouté un travail de fond sur Rousseau. Pierre Guenancia pour le 17^e, Descartes et Pascal. Les enseignants de philosophie n'ont une connaissance précise que de quelques auteurs, et encore de quelques parties de ces œuvres.

3. La relation entre la réflexion philosophique et son histoire est tout-à-fait particulière. Complètement différente de ce qui prévaut dans le reste du savoir, dans les sciences. Etudier une science, les mathématiques, la physique ou la médecine, c'est étudier son état actuel, on n'a que

faire des vieilles théories. La science se construit au présent et mord sur l'avenir. La réflexion philosophique garde avec son passé une relation vivante, car elle n'oublie pas qui a posé la question qui continue de nous agiter. Socrate, le premier maître et modèle en questionnement, n'est pas dépassé ni même dépassable, même Nietzsche qui s'est voulu son adversaire le reconnaît et l'écrit : on n'en finit jamais avec Socrate.

Le savoir scientifique est constamment dans l'aval des choses, dans l'action, comme l'a dit Bergson, même si le scientifique est réticent à cet égard (Einstein et la bombe atomique). La réflexion philosophique ne perd pas de vue l'amont des choses, elle refuse d'oublier.

Parmi les concepts philosophiques les plus caractéristiques du 20^e, j'en retiendrai trois : la durée créatrice de Bergson, la temporalité comme on traduit en français le concept élaboré par Husserl et Heidegger (Zeitlichkeit), l'archéologie au sens de Foucault. Ils ont en commun de penser l'ordre du temps.

Peut-être, avec ce choix, est-ce une vision eurocentrée de la philosophie, ignorant l'apport anglo-saxon, néopositiviste et pragmatiste.

* * *

Voici maintenant Jullien. Il est né en 1951. C'est dans le paysage philosophique européen, seconde partie du siècle, que s'inscrit sa réflexion et sa trajectoire.

Formation littéraire classique : Ecole Normale Supérieure et agrégation. Helléniste, élève de Jean Bollack et Jean-Pierre Vernant. Fréquente Roland Barthes. Dans les années 70 pas d'affiliation philosophique précise.

Trajectoire universitaire prévisible : rejoindre le club fermé des grands hellénistes français. Collège de France à 50 ans.

Il en a 24 quand en 1975 il est étudiant à l'université de Pékin. C'est un écart de parcours, un grand écart même, choix que Vernant informé a complètement approuvé. La Chine de 1975 : Mao se survit, la révolution culturelle se termine dans une grande dèche sinistre, le pays géant est isolé, gelé, à l'arrêt. J'ai vu pour la première fois la Chine l'été 75.

Jullien étudie deux ans en Chine (un an à Pékin, un an à Shanghai). Revient en France, retourne en Chine pour des missions (lors de l'une d'elles nous faisons connaissance), puis va étudier à Hongkong, à Taïwan, au Japon, où il reçoit l'enseignement de maîtres asiatiques de la pensée chinoise.

1985 sa thèse porte sur les catégories originales de la poésie chinoise classique. Car la culture chinoise n'a pas seulement produit, et depuis l'antiquité, une très riche poésie – un des 5 livres classiques compilés par l'école confucéenne est consacré à la poésie – elle a élaboré réflexivement, dans les premiers siècles de notre ère, une poésie complète que Jullien examine en la confrontant aux conceptions de la poésie qu'il connaît particulièrement bien : de Platon et d'Aristote, œuvres fondatrices dans ce domaine aussi.

Jullien entre dans la carrière sinologique en 1985 par un travail d'esthétique comparée. En sinologie française il y a alors deux principaux spécialistes de la pensée chinoise, deux savants, Jacques Gernet et Léon Vandermeersch. Ils voient arriver Jullien avec curiosité.

Jullien ne va pas jouer le jeu sinologique. Il est dans l'institution universitaire, mais il joue son propre jeu. A partir des années 90, ce qu'il fait ressemble à de la sinologie, mais c'est autre chose. Précisément à partir de *Procès ou Création*, en 1989, son livre-source.

En réalité, il effectue un détour par la Chine, mais il a déjà en vue son retour dans la philosophie européenne. Un détour assez long, il ne sera complètement terminé qu'en 2015, avec la publication de l'essai intitulé *La pensée chinoise*, cette fois c'est le livre-somme qui condense des décennies de recherches sinologiques originales.

C'est que la Chine, c'est un très gros morceau. On peut bien faire un voyage de trois semaines là-bas, puis rédiger un article, voire un bouquin pour raconter ses impressions. Barthes, Sollers l'ont fait. Pour un connaisseur, ce genre de bouquin est vide.

Jullien, lui, est extrêmement patient, méthodique, stratégique.

D'abord un mot du livre-somme que je viens d'évoquer. Il se présente sous la forme d'un Lexique euro-chinois de la pensée à 20 entrées, Chine et Europe mises en vis-à-vis. Ce sont ainsi des catégories qui sont opposées. Il ne compare pas, il ne dit pas ce qui est mieux ou moins bien, mais constate, mesure des écarts. Sur tel point et tel point, voilà comment pensent les Chinois, voilà comment pensent les Européens.

Travail extrêmement ambitieux, on comprend qu'il ait été longuement mûri, car il s'expose à deux sortes de regard critique : celui des sinologues, celui des historiens de la philosophie. Les réactions les plus négatives sont venues des premiers, majoritairement partagées dans la corporation sinologique, mais rarement formulées, apparemment peu se sentaient pas de taille à polémiquer avec Jullien. Deux sinologues s'expriment : Gernet, dans *Le Monde des livres*, un article très sec, après quoi rupture définitive entre les deux chercheurs. Jean-François Billeter, un excellent sinologue suisse, de Genève, mais qui signe avec *Contre François Jullien son plus mauvais livre*, de loin. Il attaque Jullien frontalement, globalement, dans sa démarche, sans entrer dans le détail de ses analyses. Jullien lui répond très durement en contestant son travail de traducteur, sur le fond : il montre que le terme choisi n'est pas dans le texte chinois, et qu'il ne peut pas y être, car sa notion est absente dans la pensée chinoise. Bref, que Billeter arrange les textes chinois pour les présenter au public occidental, un peu comme les restaurants chinois chez nous édulcorent, modifient la cuisine originale pour s'adapter aux palais occidentaux. Pour sa part Jullien entend montrer l'original, quitte à déranger. Il aime déranger.

Bon, mais quel est le projet intellectuel d'ensemble de Jullien ? C'est au moyen de la pensée chinoise – utilisée comme ouvre-boîte, dit-il – de déranger, de déboîter la tradition qu'il diagnostique dans l'histoire de la philosophie. Il est donc aussi dissident en histoire de la philosophie qu'en sinologie. A ma connaissance parmi les philosophes personne n'a réagi négativement, il est bien accueilli. Les philosophes aiment être dérangés.

Je poursuis : s'il a tenté cette grande opération de déboîtement, c'est pour avoir la possibilité de formuler une pensée différente, d'élaborer des conceptualisations inédites. Oui, l'ambition philosophique est considérable.

Dans son œuvre, tout se tient, tout s'enchaîne. Chaque essai ajoute un nouveau chapitre à un livre unique qui réalise une seule entreprise.

De sorte que pour comprendre l'état actuel de sa réflexion il faut revenir sur l'ensemble de la trajectoire parcourue.

Jullien s'est donné le temps de construire un dialogue philosophique, je crois sans précédent, entre Chine et Europe. Ce dialogue s'est effectué en deux grandes étapes : d'abord la pensée chinoise étudiée au miroir de la philosophie, ensuite la philosophie inquiétée par la pensée chinoise. Inquiétée, sortie de sa quiétude, de son repos, de son confort.

Objection immédiate : la philosophie européenne n'est pas immobile, depuis les Grecs elle est au contraire en mouvement, et accompagnant le devenir des sociétés, des cultures et des sciences, elle n'a jamais cessé de bouger, de se renouveler, jusqu'à présent. Quelle civilisation est plus historique et dynamique que celle de l'Europe devenue Occident ?

Voici le diagnostic de Jullien, que je résume : la philosophe bouge en effet mais à partir d'une assise, d'un socle qu'elle ne voit pas. Elle pense à partir d'un impensé que le dialogue avec la Chine lui a permis de mettre progressivement au jour.

L'impensé, c'est ce qui rend possible la pensée mais qu'on ne pense pas à penser. Qui est par là même à l'abri du doute opératoire, au sens cartésien, doute méthodique et volontaire, doute « héroïque », a dit Hegel, par lequel s'est refondée la philosophie moderne. Formulée dans la première des Méditations métaphysiques de Descartes. Un texte classique entre tous, trois ou quatre pages mille fois commentées en classes terminales de lycée.

Mais on ne peut douter que de ce qu'on pense. L'impensé se dérobe à l'action clarificatrice du doute, le doute glisse dessus, sans le soupçonner. Un peu comme le discours qu'on tient sur soi quand on se raconte ou se justifie glisse sur l'inconscient, nous a appris Freud.

L'impensé ne peut être aperçu et repéré que par écart. Latéralement, de biais et non pas directement. Ecart est le nom de la stratégie philosophique de Jullien.

Revenons sur quelques-uns des écarts que pointe son lexique euro-chinois. Les deux premières oppositions – propension (vs) causalité et potentiel de situation (vs) initiative du sujet – ouvre le tableau d'ensemble sous l'angle de la connaissance puis de l'action, théorie et pratique. L'opération de connaissance, côté chinois, consiste à discerner, détecter des propensions – des tendances orientées – dans tous les domaines, à tous les étages du réel. Côté européen, l'opération cognitive de base est de construire un schéma causal, tant que cela n'a pas été effectué, on nage, on dit n'importe quoi, on fantasme. Souvenons-nous des débuts de l'épidémie du Sida, avant l'identification du virus, on se serait cru revenu au Moyen Age.

Sur le plan de l'action, en Chine, repérer une propension fournit du potentiel pour agir. On prend appui sur elle. C'est l'axe chinois pour penser toute action. Et non pas, comme en Europe, à partir de

l'initiative d'un sujet, supposé autonome et capable de commencer quelque chose de radicalement nouveau – ce qui définit la liberté de ce sujet. En Chine l'action est pensée de manière stratégique, coulée dans le mouvement des choses. L'imbécile est toujours surpris, il n'a rien vu venir. Le conformiste fait comme tout le monde, il prend le train en marche. L'homme avisé, sage ou savant, voit très vite l'orientation que prennent les choses. Par exemple le médecin chinois.

Je vais évoquer rapidement trois autres oppositions.

La 6° : obliquité (vs) frontalité. La question est : comment procéder ? La culture grecque valorise l'affrontement direct, et d'abord sur le champ de bataille où tout se joue, vie ou mort, liberté ou servitude. La guerre c'est l'incontournable choc des armes et des courages, d'où sortira un vainqueur – le Maître selon Hegel. Choc frontal dans la guerre, mais aussi au théâtre, au tribunal, à l'assemblée dans l'affrontement des points de vue. Et aussi dans le dialogue philosophique, raison contre raison, logos en grec. La réflexion philosophique est apparue dans un contexte démocratique. Peut-elle vivre, respirer dans un autre milieu ?

La Chine n'est pas démocratique, le mot même n'est pas dans sa langue, il a fallu le fabriquer à l'époque moderne. La Chine est monarchique, à tous les niveaux, de la famille à l'État, un seul commande. Le confucianisme moralise, civilise cet esprit monarchique (d'où son énième retour dans le contexte politique actuel). Quant au grand stratège, il ne cherche pas l'affrontement, il l'évite même tant que la situation ne lui est pas complètement favorable. C'est à quoi il travaille, sans cesse, souterrainement. Il mine les bases de l'adversaire, jusqu'à ce que ça tombe tout seul, idéalement sans combat. Pas d'héroïsme.

Mais Confucius lui-même, le grand Educateur, ne développe pas un enseignement argumenté, démonstratif, à la Socrate. Il ne dialogue pas avec ses disciples, il s'entretient. Tour à tour, il les désarçonne ou les stimule, avec peu de mots. Il opère par propos. Le bon propos est celui qui déclenche quelque chose chez celui qui le reçoit. Jullien a aperçu une congruence entre la pédagogie confucéenne et la pratique analytique. Idée développée dans un essai de 2012 : Cinq concepts proposés à la psychanalyse.

Quelques remarques sur la 9° opposition : cohérence (vs) sens. La question est maintenant : comment concevoir le négatif des choses ? Elle avait été traitée dans un essai de 2004, L'ombre au tableau. Il n'y a rien de plus que des ombres au tableau seulement si l'ensemble du tableau est cohérent, ce qui est le cas de la pensée chinoise, pensée du Tao, de la Voie, du processus. Si tout est processus en régulation immanente constante, il n'y a pas de pur négatif, il y a dans le cours des choses des impasses ou des obstacles, mais qui finissent par tomber. Le négatif est stérile. La vie toujours repart, dans sa grande interaction yin / yang. Il n'y a pas à s'interroger sur le sens des choses si on postule leur cohérence globale.

La philosophie n'ignore pas l'idée de cohérence du réel – pensons aux Stoïciens, à Leibniz, à Spinoza, à Hegel dans le champ de l'histoire - mais elle a en propre une interrogation radicale sur le sens du réel. Dès lors elle prend le risque de l'absence de sens, du tragique, de l'absurde, que la Chine évite. La tragédie, genre littéraire fondateur en Europe, n'existe pas dans la littérature chinoise, tradition riche en lyrisme et en romanesque.

Le dernier écart que je vais évoquer, c'est la 16° opposition qui traite du rapport au langage : ambigu (vs) équivoque. L'impératif philosophique, de Socrate à Wittgenstein, c'est d'expulser l'équivoque langagier, de nettoyer la parole, de produire un discours clarifié, conceptuel, un logos. Le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle – je cite Merleau-Ponty dans son Eloge de la philosophie, beau texte de 1953 – mais il parle d'une voix critique, coupante, ironique, car il a posé l'exigence du concept – dis-moi non pas ce qui est beau, mais ce qu'est le beau, son essence, demande Socrate, ne te raconte pas, pense et parle au-delà de tes impressions et opinions, si tu en es capable.

A l'égard du langage, la position du sage chinois est très différente : il ne rêve pas d'un sur-langage, il n'y croit pas, estimant que le Tao est indicible. Pour explorer le fond ambigu des choses il s'efforce de déconstruire les oppositions artificielles des mots. Il défait le langage, en quoi sa démarche est toute proche, parfois indiscernable de celle du poète – le poète dont le philosophe, depuis Socrate, a tenu à se démarquer complètement. Pli que conserve la philosophie, jusqu'à ce que Nietzsche l'interroge. Nietzsche est un philosophe terminal, du Crépuscule ; c'est aussi un philosophe de l'Aurore, du recommencement. On continue d'interpréter cette œuvre hors norme, sans précédent ni suite comparable.

Nietzsche repense toute la tradition philosophique, à partir des Grecs. Il était un helléniste d'exception. Jullien le cite très régulièrement.

Voici son diagnostic : la tradition philosophique européenne est ontologique, elle se propose de dire rigoureusement l'Être des choses. Et pour dire l'Être des choses, elle a construit une forme particulière de discours : la métaphysique. L'histoire de la philosophie raconte les aventures de la métaphysique, des Présocratiques à Sartre.

Pour penser autrement, il faut déconstruire radicalement l'héritage métaphysique.

Pour cela, en repérer l'impensé. Nietzsche, encore lui, avait en philologue subtil, observé que toutes les langues européennes ont un « air de famille ». Nous européens, disait-il, croyons à la grammaire. Un grand linguiste du 20° - Jakobson, le maître de Lévi-Strauss dans ce domaine – montrent que les catégories d'Aristote (ce sont encore au 18° celles de Kant) découlent directement des propriétés sémantiques et syntaxiques de la langue grecque, à commencer par le rôle central qu'y tient le verbe « être ». Or ces propriétés sont bien particulières, relatives à une famille de langues. Il y a beaucoup d'autres familles de langues sur terre, la linguistique générale avec Ferdinand de Saussure (début du 20°) a ouvert les perspectives. Les propriétés du chinois, par exemple, sont complètement différentes, sans même prendre en compte les systèmes d'écriture : pas de liaison, pas de genre, pas de déclinaison, pas de conjugaison. Pour résumer : pas de grammaire, simplement une syntaxe de positionnement d'unités invariables. Idée-force de Jakobson (que suivra Lévi-Strauss dans son anthropologie) : « Nous pensons un univers que notre langue a déjà modelé ». La langue est première au sens où elle fournit du pensable, elle est ressource foncière.

Dans un petit livre récent de réflexion sur l'éducation, Denis Kambouchner, historien reconnu de la philosophie, rappelle que l'école fournit d'abord des mots à l'enfant. Un vocabulaire, un cadre langagier de référence, et qui n'est pas toujours celui de la famille. Et Orwell, grande figure du 20°, nous a raconté et expliqué comment le totalitarisme s'empare de la langue, fait main basse sur les mots, gommant certains, tordant d'autres, imposant ses formules. Le Maître est maître du langage.

Quand Gide invité en URSS rencontre Staline, il s'en rend compte très vite, et témoigne : « Retour d'URSS » (1936).

Jullien : « Jamais nous ne posons de questions premières, mais toujours pliées dans du culturel ». Philosophie européenne et pensée chinoise ne posent pas les mêmes questions. Les premières sont d'ordre ontologique, les secondes concernent des processus : comment ça marche et comment faire pour que ça marche au mieux ? Depuis l'antiquité en Chine, les textes l'attestent, comment entretenir, nourrir la vie, par quels exercices ? Dans les Entretiens de Confucius – texte rédigé après sa mort, pour servir de base à son enseignement – de nombreux propos sont relatifs à ses pratiques de table, de la diététique en somme. C'est que la diététique est capitale dans l'entretien de l'énergie vitale, du qi, que les japonais prononcent ki.

Résumons-nous. L'écart permet une mise en regard (en l'occurrence Chine / Europe), la mise en regard produit une mise en tension, la mise en tension fournit de la ressource pour explorer de nouvelles directions de recherche, pour ouvrir, « fracturer » une tradition réflexive que Jullien juge désormais « endogamique », tournant dans l'entre soi.

Ce qui importe, c'est désormais de re-problématiser.

Attention : il ne s'agit pas d'importer de la pensée chinoise dans notre réflexion, de verser dans un exotisme d'autant plus comique que de son côté l'Extrême Orient, pour rattraper son retard, ingurgite, assimile massivement de la techno-science, avec ses énormes moyens humains. L'appareil chinois de recherche scientifique est désormais à hauteur de celui des U.S.A , devant celui tant du Japon que des pays européens.

Penser entre Chine et Europe, c'est mutualiser les ressources réflexives recelées des deux côtés, et depuis longtemps.

Re-problématiser : comment ? Substituer au thème de l'Etre celui du Vivre. Non plus identifier l'Etre, mais élucider le Vivre – ce qui d'emblée paraît un objectif beaucoup plus ciblé, puisque réduit au champ de l'humain.

Si le Vivre est l'axe d'une interrogation philosophique neuve, il faut distinguer cette notion de celle de Vie et de Vivant. La Vie est un objet de spéculations métaphysiques, surtout depuis le 19^e et les philosophies de l'histoire, les unes hautement rationnelles, comme Hegel et Marx, d'autres complètement irrationnelles, comme celle du nazisme. Depuis quelques décennies la croyance dans les philosophies de l'histoire s'est effondrée en Europe, après l'effondrement des croyances religieuses. Plus de grands récits fédérateurs.

Le Vivre n'est pas non plus le Vivant, objet de sciences, et des sciences devenues les plus dynamiques. Car la science du vivant dispose à la fois d'un cadre d'ensemble – la théorie de l'évolution qui a fait exploser le mythe biblique de la Création – et d'une prise sur les constituants même du vivant – ADN – qui ne cesse de s'approfondir et de se traduire en efficacité médicale – l'allongement de l'espérance de vie en témoigne. Les deux fronts sont théoriquement solidaires, gagnés au numérique, conquérants. En point de mire le cerveau humain, la chose la plus compliquée de l'univers.

Le Vivre est d'étoffe processuelle. Il convient donc de le décrire, de commencer par renoncer à construire à son sujet des explications. Ni interpréter (métaphysique) ni analyser (science) en usant de concepts, mais seulement décrire. Où est la difficulté ? C'est que nous sommes immergés dans le Vivre, comment le penser et le dire ? Avec quels mots ? « Comment dès lors accéder à cet immédiat qui, de ce qu'il est immédiat, se dérobe ? ». Dès que je me raconte ou m'explique, je reconstruis, je quitte le Vivre, je le trahis.

Philosophe du Vivre, Jullien a un style propre, une manière d'écrire qu'on reconnaît de plus en plus, surtout depuis qu'il en a fini avec la Chine. Chaque philosophe a un style propre, si vous avez fréquenté la prose de Bergson, Bachelard, Sartre, Merleau-Ponty et Foucault, vous identifiez chacun en quelques lignes. La prose philosophique de Jullien est proustienne, mais sous le regard de Valéry, l'auteur des Cahiers (« Je lis mal et avec ennui les philosophes, qui sont trop longs et dont la langue m'est antipathique »). Ecrivain donc bien français, qui a formulé dans son dernier livre *L'inouï* (2019) sa règle d'écriture : « Regarder de plus près, à la loupe, ce qui se joue là minusculemment d'essentiel ».

La première incursion philosophique de Jullien en terre nouvelle, donc sa première élaboration conceptuelle, c'est *l'intime*, titre d'un essai de 2013, avant même la fin de son long détour sinologique – je suppose qu'il n'a pas pu attendre.

Cet essai établit que le terme intime n'appartient pas au vocabulaire philosophique classique, et montre pourquoi en reconstituant son archéologie culturelle – oui : Foucault n'est pas étranger à cette démarche, pas plus qu'à l'examen de l'idée d'universel mené en 2008, mais là on était en pleine philosophie européenne, puisque c'est en Europe qu'a été inventée l'idée d'universel.

Je résume. *l'intime* est absent dans toute la culture grecque, littéraire, c'est-à-dire épique et tragique, comme philosophique et éthique. Le philosophe antique cultive l'autarcie personnelle, il est libre dans sa tête. *l'intime* est une invention chrétienne, c'est-à-dire religieuse, première expression écrite : les *Confessions* d'Augustin. *Intime* est un mot latin, très paradoxal si on le scrute un peu : signifiant à la fois le plus intérieur, tout au fond de soi, donc dissimulé aux regards d'autrui – journal intime, intime conviction – et cependant relationnel, ouvrant sur l'Autre – ami intime. Chez Augustin, *l'intime*, c'est le rapport du moi à Dieu, la rencontre de Dieu au tréfonds de soi – une expérience complètement ignorée dans la religion antique polythéiste, païenne, comme on dit.

Dans l'archéologie de notre culture, c'est Rousseau – et non pas Montaigne, qui à cet égard raisonne encore à l'antique – qui sécularise l'expérience de *l'intime*, dans les *Confessions* naturellement, et ouvre en grand les portes de la littérature moderne en première personne, de Chateaubriand et Stendhal à Proust, jusqu'à *Pedigree* de Simenon. L'essai commence d'ailleurs par la relecture d'un roman « dur » de Simenon : *Le train*.

Il apparaît dans cet essai que *l'intime* est une expérience vécue si discrète qu'elle a complètement échappé à la prise ontologique de la philosophie, se réfugiant dans la littérature moderne, la grande. Ce que se propose Jullien, en philosophe, c'est, en s'appuyant sur cette expérience, enfin conceptualisée, de renouveler complètement ces deux piliers de la philosophie classique que sont sur le plan métaphysique le cogito cartésien, sur le plan éthique la morale de Kant. Oui, ça fait beaucoup.

Ainsi dans l'élucidation du Vivre, le concept d'intime est le premier vecteur.

Va suivre – une fois le programme énoncé : De l’Etre au Vivre (2015) – une série de quatre essais qui constitue un sous-ensemble dans l’ensemble unitaire du parcours de Jullien.

Le premier, en 2016, s’intitule Une seconde vie.

Il énonce une sorte de loi du Vivre. Le Vivre n’est fait que de processus, c’est pourquoi il est si difficile à dire, à localiser. La vieillesse, ça n’existe pas, ni d’ailleurs la jeunesse. De fait, on grandit, et puis on vieillit, longtemps, c’est un continuum sur lequel nos discours habituels, convenus découpent de façon simpliste, avec de gros clichés. C’est la littérature, l’authentique, qui s’approche le plus près des choses mêmes .

Voici la loi : tout processus vécu tend par sa répétition à sa dégradation, son usure progressive, son tarissement et pour finir son extinction - un jour je constate : le désir est parti « la chair est triste, hélas... » - à moins que l’effectuation d’un écart ne parvienne à réactiver ce processus. Le terme de « second » conceptualise ce type d’opérations que la langue désigne par le préfixe « re » : reprendre, relire, réformer, réengager... Car la langue pense, les linguistes nous l’ont appris, les écrivains l’expérimentent. Mais cette opération de reprise, seconde chance, résulte elle-même d’un écart préalable que désigne en langue française le préfixe « de » : se dépendre, se dégager, se décaler...

Dans une perspective de stricte immanence, c’est-à-dire réfléchissant en demeurant dans les limites d’une vie que bordent deux extrémités soustraites à toute saisie directe de la pensée : naître et mourir, on peut se poser la question : « Dans quelle mesure pourrais-je recommencer de vivre mais dans la continuité même de la vie ? »

L’essai s’attache à reconstituer un cheminement existentiel dans lequel le dégagement décisif procède de la lucidité et la lucidité procède de l’expérience. La lucidité, cette forme bien particulière d’intelligence, des personnes peu instruites la possèdent au plus haut point et de très instruites en manquent, résulte directement de l’expérience dont elle réalise une sorte de décantation silencieuse. La lucidité ne voit pas derrière les choses de la vie un autre pan du réel, elle n’est pas mystique, elle voit à travers les choses de la vie comme leur filigrane se dessinant soudain clairement. Ses vérités ne sont pas démontrées comme dans un raisonnement mais résultatives. La pensée de Jullien me semble ici pascalienne. Pascal : trois niveaux, le peuple, les demi-savants et les savants. La plupart du temps le peuple et les savants tombent d’accord contre les demi-savants raisonneurs qui pourtant sont pleins d’arguments.

Une seconde vie est un essai éthique où se configure une vision de l’existence et aussi de la liberté – mais non pas une liberté décrétée à la manière de Sartre (« Nous sommes condamnés à être libres »), mais une liberté décelée dans la possible reprise de la vie en existence. Jullien fait observer l’obscurité de la notion sartrienne de choix : « Non seulement nous ne savions pas ce que nous choissions, mais surtout nous ne savions pas que nous choissions ».

Suivant directement Une seconde vie, réflexion éthique, l’essai Dé-coïncidence, d’où viennent l’art et l’existence (2017) déploie une réflexion esthétique, mais à travers un texte à la fois bref et foisonnant. Texte produit à l’occasion d’une exposition d’art contemporain à Taipei, et qui revient sur la figure de Picasso. Egalement sur Rimbaud et Mallarmé. Dé-coïncider, c’est desceller, explique d’emblée Jullien. Sortir d’un état de choses acquis, constitué, complet, fermé. Picasso c’est la dé-coïncidence en personne, puisqu’en inventant le cubisme, il rompt, beaucoup plus radicalement que

les Impressionnistes, avec une tradition picturale millénaire, puis, au cours de sa longue vie, dé-coïncide de manière périodique d'avec lui-même, d'avec ses propres inventions. C'est un démiurge, il fascine.

Cet essai où on lit : « l'art moderne est ce à partir de quoi doit penser aujourd'hui la philosophie » explique qu'une telle œuvre, mais aussi celle de Rimbaud, ne peut pas être comprise en termes de dialectique hégélienne ou marxiste, c'est-à-dire en termes de contradictions résolues et de progrès. Picasso n'est pas un progrès par rapport à Velasquez, non plus que Rimbaud par rapport à La Fontaine. Ayant dé-coïncidé complètement par rapport à un état de culture que d'ailleurs ils maîtrisaient totalement, ce sont des inventeurs. L'art moderne, affranchi de tous les canons, et d'abord de celui de la beauté, est exploratoire. Il promeut, « promotion qui n'est pas pour autant un progrès », précise Jullien. En ce sens, « L'art est une leçon... de ce qui est à penser comme existence ».

Dé-coïncidence est le concept qui permet de penser le décrochement créateur dans la continuité. Ceci dit, l'essai part dans de multiples directions : philosophique, théologique, psychologique, éthique, sinologique même (un passage sur le Zen, invention chinoise adoptée et approfondie par les Japonais), autour d'un noyau esthétique.

Pour comprendre l'histoire des hommes, il faut revenir à l'art préhistorique, comme Bataille et Merleau-Ponty l'avaient dit. La peinture a-t-elle progressé depuis Lascaux et surtout Chauvet ? Picasso qui adorait représenter des chevaux et des taureaux répondait nettement : non. Mais sans progresser elle ne s'est pas répétée, elle a créé.

Succédant à Dé-coïncidence, l'essai de 2018 intitulé Si près, tout autre. Thèmes : l'extrême proximité, l'altérité totale. Il s'agit maintenant d'une réflexion sur le langage. Voici l'incipit : « Je suis toujours étonné des équivoques installées par la langue ».

Cet essai traque les équivoques logées dans les synonymes et les antonymes. Il se place dans le sillage de Foucault citant René Char : « L'histoire des hommes est la longue succession des synonymes d'un même vocable ». Synonymes : mots de signification presque semblable. Par exemple, plaisir et jouissance, jouissance, dit le Robert, étant le plaisir que l'on goûte pleinement. Cette proximité, avec Freud, Bataille et Lacan, Jullien la fracture. Plaisir a un opposé dans la langue : douleur, peine. Jouissance n'en a pas. Ce semblable n'est donc que du semblant. Les deux expériences se ressemblent mais non rien de commun. La réflexion philosophique doit sortir des « rets de la synonymie ».

Les antonymes, mots de sens contraire, chaud / froid, grand / petit, c'est ce qu'en philosophie la pensée dialectique entreprend de réduire, en leur trouvant du commun. La dialectique dichotomique de Platon qui de distinction en distinction progresse vers l'essence (texte fondateur : Le Sophiste de Platon), la dialectique historique de Hegel avançant par contradiction surmontée (Aufhebung en allemand). La dialectique, antique ou moderne, est une machine à intégrer l'altérité. Jullien se propose au contraire de la maintenir vive. Il a intitulé son lieu d'enseignement à la BNF : chaire sur l'altérité.

Dans cet essai il distingue deux sortes de philosophes : ceux qui explorent, ceux qui expliquent. Les premiers ouvrent des voies, découvrent des zones inconnues. Même si on n'est pas d'accord avec

eux, on leur emboîte le pas. Les seconds classent, balisent, rangent ; ce sont des gestionnaires, ils impressionnent sans passionner.

La philosophie européenne démarre avec un tel duo : Platon explore, Aristote explique. A l'époque classique Descartes explore, Hegel explique. L'histoire de la philosophie est inventée par Aristote, portée à un état de perfection indépassé par Hegel. Sur le plan théologico-politique, au 17°, Spinoza explore. Il fascine et effraie ses contemporains, dans le pays le plus libéral et tolérant d'Europe, la Hollande (où Descartes s'était prudemment replié) pas un éditeur n'accepte de le publier.

Au 20° siècle, qui explore ? Curieusement, ce n'est pas un philosophe, c'est un médecin – toute sa vie il a donné des soins : Freud. Jullien dit de lui : « Qui s'est risqué comme lui hors des rives du connu ? » L'inventeur de la psychanalyse n'a pas cherché à dialoguer avec les philosophes de son temps. Non qu'il fût insociable. Il a dialogué avec Einstein sur le sujet de la guerre. Il a correspondu avec plusieurs écrivains, Thomas Mann, Romain Rolland, entre autres. Il ne laissait jamais une lettre sans réponse, a dit sa fille.

Le dernier chapitre de l'essai associe les notions d'inconscient et d'inouï. De la façon suivante : l'inconscient n'est qu' « un cas notoire mais particulier de l'inouï ». Il s'agit de l'inconscient freudien, découverte extra-philosophique, issue d'une pratique thérapeutique nouvelle. Cette notion, souvent rejetée par les philosophes du 20°, théoriquement indigeste, est donc inscrite par Jullien dans un concept philosophique qu'il vient d'élaborer et qui donne son titre à un essai de 2019. Dernière étape de son entreprise générale d'élucidation du Vivre. Nous en parlerons une prochaine fois, si vous voulez.

Mais je voudrais quand même avancer une première réponse à la question de départ : quelle sorte de philosophe est Jullien ?

Dans un petit bouquin que j'ai commis – une simple introduction à son œuvre – je le qualifie de philosophe littéraire. Expression à prendre en plusieurs sens. D'abord et surtout parce qu'il s'applique à décrire le vécu, opération essentielle, avant de rien construire. Dans ce travail en finesse, au sens de Pascal, il trouve son alliée naturelle dans la littérature, celle qui sait faire parler l'expérience, Proust ou Simenon, Stendhal ou Romain Gary. Il faut coller au vécu et trouver les mots. Mais il faut en même temps se battre contre les mots, plein de pièges, pour les déborder. Pour cela une seconde stratégie : l'écart, notion-clé dans cette démarche, l'écart que permet le recours à la fois au grec ancien et au chinois classique - ce qui reste notre fond culturel, nous pensons grec, que nous le sachions ou non, et ce qui est complètement extérieur à notre fond culturel, son autre, le chinois, mais classique, non contaminé de modernité. Double grand écart : ce philosophe est helléniste et sinologue, et quand enfin il conceptualise, c'est dans la langue courante, mais au terme d'un travail sur elle qui en a nettoyé puis rechargé les termes : intime, rencontre, lucidité, expérience, présence, coïncidence et dé-coïncidence nous reviennent, disponibles, avec une compréhension neuve. Aujourd'hui le terme d'inouï, et quelques autres autres dans son sillage. Un quatrième sens de philosophe littéraire se dessine avec la conviction que la poésie moderne ouverte par Rimbaud et Mallarmé a amorcé l'évacuation de l'ancienne métaphysique à teneur ontologique. Me frappe enfin la crudité des questionnements de Jullien, indifférents aux apprêts langagiers d'une philosophie forcément très savante tant elle est vieille. Etre capable de commencer un essai en formulant, je cite, « une question triviale et brutale » : « Pourquoi est-ce que je continue de vivre ? ».

Comme Camus déclarant dans les premières lignes du Mythe de Sisyphe que le suicide est le seul problème philosophique vraiment sérieux.

Philosopher alors n'est pas faire des exercices, dissertar ou commenter. C'est, je cite toujours, « extraire ma vie de sa torpeur ».